

Michael Delisle, Suzanne Myre, Marie Hélène Poitras

Michel Lord

Numéro 121, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37249ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2006). Compte rendu de [Michael Delisle, Suzanne Myre, Marie Hélène Poitras]. *Lettres québécoises*, (121), 35–36.

Michael Delisle, *Le sort de Fille*,
Montréal, Leméac, 2005, 126 p., 14,95 \$.

Une relation singulière

Pour une raison quelconque, l'éditeur (ou l'auteur) a choisi d'ignorer, dans la section « Du même auteur », la dizaine de textes poétiques et en prose publiés par Michael Delisle à la NBJ, dans *Lèvres urbaines* et aux Herbes rouges entre 1983 et 1990.

Ne reste que les œuvres parues depuis 1995, soit un recueil de nouvelles (*Helen avec un secret*), un autre de poésie et deux romans. Dans une entrevue au *Devoir*, Delisle affirmait, lors de la parution de son premier recueil de nouvelles, vouloir abandonner la poésie pour s'affirmer comme prosateur, comme si la poésie n'était qu'une étape dans son évolution personnelle. Il cherchait aussi à « s'éloigner de cette écriture "par miettes" pour en arriver à un roman plus uni » (*Le Devoir*, 12 novembre 1995, p. D-19). Dans cette perspective, la grande différence entre son premier et son second recueil de nouvelles se situe dans la forme, plus précisément dans sa conception de la narrativité, moins éclatée, plus linéaire. Tout aujourd'hui semble se narrativiser, y compris le récit, comme revenu de l'époque du fragmentaire, qui semble dorénavant, pour certains du moins, chose du passé. Force est de constater que l'écriture de Delisle renoue avec une certaine manière traditionnelle. La thématique mise à part, *Le sort de Fille* pourrait faire penser à un Jean-Éthier Blais plus



MICHAEL DELISLE

Michael Delisle

Le sort de Fille

LEMÉAC

frondeur, avec tout le raffinement stylistique et scripturaire que cela implique.

Delisle reste par ailleurs fidèle à une thématique familière : les relations plus ou moins aisées entre amis, amants, parents, avec un bonne dose d'autofiction, le narrateur de la nouvelle de clôture, « Relation », comme une signature au singulier, se nommant Mike Delisle. Il y a là pourtant de multiples relations (de voyage, entre autres), Mike allant de Paris à Sofia en passant par Saint-Petersbourg, mais toujours obsédé par la relation problématique à un père honni, pour une raison tenue secrète. Mike est encore le narrateur dans « Le pont », autre métaphore du lien,

de la relation entre lui, sa mère et le monde. Ici, l'on sent que Delisle s'est



amusé à représenter ce jeune Mike, relativement illettré encore, refusant de terminer son secondaire et rencontrant dans un bar de la rue Saint-Denis un amant d'un soir féru de Mallarmé. Ainsi, la poésie refait son entrée dans la prose narrative de Delisle, mais sur le mode légèrement dérisoire, sinon drolatique. En revanche, dans la nouvelle éponyme, au titre fort curieux (*Fille*, qui ne meurt pas, est une chienne que le narrateur doit garder), le discours bascule dans un sombre naturalisme et une orientation ou un glissement psychopathologique presque.

Dans les sept nouvelles de ce curieux et fascinant recueil, Michael Delisle offre des tableaux vivants, contrastés, et animés par des personnages tantôt naïfs, tantôt moins, qui traversent l'existence avec les moyens du bord. L'écriture demeure de bout en bout nette et lumineuse.

Suzanne Myre, *Le peignoir*,
Montréal, Marchand de feuilles, 2005, 178 p., 21,95 \$.

Mordre (dans) la vie à même l'écriture

Arrivée, débarquée, survenue presque à brûle-pourpoint il y a peu dans le paysage littéraire québécois, Suzanne Myre publie à un train d'enfer des recueils de nouvelles depuis 2001 : *J'ai de mauvaises nouvelles pour vous d'abord*, puis *Nouvelles d'autres mères* (2003), *Humains aigres-doux* (2004), et enfin *Le peignoir* en 2005.

Écrits sur la corde raide, entre le tendre et le mordant, ses textes renvoient l'image d'existences difficiles qui trouvent des exutoires dans l'humour noir, le sarcasme, la dérision impitoyable face à la vie. Les six nouvelles de longueurs inégales (entre 10 et 75 pages) ne sont pas organisées autour d'un thème précis comme celui de la mère dans le recueil de 2003, mais il n'est pas difficile de déceler d'un texte à l'autre la voix de la même narratrice qui passe à travers les expériences qui ont jalonné sa vie. À commencer par la nouvelle de tête, « Nom d'une Bobinette », où la narratrice se rappelle avec un humour grinçant sa passion pour Bobino et surtout Bobinette, deux héros de son enfance, à la télé de Radio-Canada dans les années soixante. Elle vivait dans la pauvreté à Montréal-Nord, mais fabulait comme pas une. C'est aussi un récit de souffrances et de frustrations, mais le tout est raconté de telle sorte que le style transfigure ces petites souffrances en quelque chose de presque agréable, de léger.



SUZANNE MYRE



De l'enfance à l'âge adulte, les choses ne s'améliorent pas, l'amour se révélant difficile mais non impossible. Le salut est à portée de main dans « Gingembre salvateur », nouvelle sans doute subtilement autofictionnelle dans laquelle la narratrice, une préposée aux bénéficiaires dans un hôpital, s'amourache d'un homme d'entretien fleurant bon le gingembre. Dans « Le peignoir », véritable *novella* de 75 pages, le discours se disperse, mais comme pour signifier que la narratrice cherche à la fois à s'étourdir et à se ressaisir dans un monde frivole, privé de sens et d'intelligence. Au cœur du récit, la perte du père, toujours ressentie comme douloureuse.

L'aventure se passe dans un spa, où elle et son copain n'ont même pas les moyens de s'offrir un peignoir. Elle finit par en avoir un sur lequel elle peint le portrait de son père, œuvre dans laquelle elle s'enroule pour se réchauffer. Avec des accès de tendresse, l'écriture se veut toujours facétieuse, irrévérencieuse, ne dédaignant pas au passage une certaine vulgarité qui se veut provocatrice. Il semble qu'en bout de piste cela cache un malaise, celui d'une narratrice désemparée qui a recours à la désinvolture ou à la légèreté feinte pour apprivoiser son mal d'être.

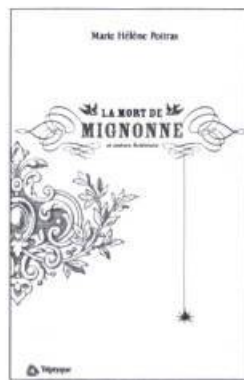
L'intérêt des nouvelles de Suzanne Myre est dans l'écriture, dans cette façon qu'elle a de faire contraster le contenu et le style, toutes les situations difficiles, impossibles ou loufoques dans lesquelles la narratrice est plongée se trouvant transfigurées par une écriture à la fois légère et mordante, se moquant de tout et d'elle-même sans jamais sombrer dans le ridicule, même si les situations s'y prêtent. Un tour de force.

Marie Hélène Poitras, *La mort de Mignonne et autres histoires*, Montréal, Triptyque, 2005, 172 p., 19 \$.

De bons animaux et des hommes qui le sont moins, parfois...

Recueil qualifié d'« histoires » dans le titre même, et dont la page de titre mentionne en plus le genre (« nouvelles »), bien que la publicité parle de « récits », et le signet, de « roman »...

Voilà peut-être où se trouve la nouvelle actuellement; partout et nulle part. Cela dit, *La mort de Mignonne et autres histoires* demeure un fort bon recueil de nouvelles. Une douzaine de textes en tout, parus pour la plupart en revues, et dont la figure — l'émotion — dominante serait la compassion pour les bêtes et les hommes, les démunis avant tout. L'ouvrage semble justement construit autour de ce sentiment, cette empathie homme/femme/bête, la nouvelle éponyme, « La mort de Mignonne », très émouvante comme beaucoup d'autres dans le recueil, suivant à la trace le dernier parcours d'un jument de calèche à Montréal, échappée, se sentant enfin libre, mais allant s'effondrer pour mourir dans un terrain vague. Dans la dernière, « Nan sans Réal », la narratrice se rappelle sa relation finalement tragique avec un homme de vingt ans son aîné qui lui avait acheté un cheval de race et l'avait initiée à l'équitation. La relation avec les animaux revient dans « Comme la renarde à trois pattes », où des amis se réunissent dans un chalet (on pense ici à la mise en situation initiale dans *l'Heptaméron* de Marguerite de Navarre) pour boire, manger et se raconter des histoires, vraies et fausses. Cela va dans toutes les directions, les histoires humaines entremêlées avec celles de certains animaux, dont on décrit surtout les souffrances (renard pris au piège, charnier...). Tout cela comme un petit récit naturaliste, légèrement échevelé.



Puis, comme un cheveu sur la soupe, au beau milieu de l'ouvrage, Poitras donne à lire une étonnante « Lettre aux habitants de Rivière-Bleue », qui relève presque du pamphlet épistolaire. Cette missive semble être le compte rendu du drame qu'a suscité la publication de la nouvelle « La maison », dans le magazine *Voir*, nouvelle reprise en guise d'illustration immédiatement après ce texte-là dans le recueil. Les habitants du lieu où ça se passe, dans « La maison », soit à Rivière-Bleue, n'ont pas apprécié la nouvelle parce que ça ne correspondait pas selon eux à la *réalité* de l'endroit. L'auteure, à bon droit, s'insurge contre cette attitude aberrante voulant qu'un texte de

fiction se déroulant dans un lieu existant doive se conformer strictement à la réalité. Le texte aurait pu être plus virulent, il ne l'est pas vraiment, l'auteure se montrant surtout interloquée et abasourdie par la réaction déconcertante des gens de Rivière-Bleue, dont le maire serait venu personnellement porter une pétition contre la nouvelle à Montréal. La narratrice autotélique écorche aussi au passage une autre cible: « un patriarcat de la littérature québécoise, auteur canon, un modèle qui [...] s'inquiète — et juge avec une certaine impudeur — du mode de vie des auteurs de la génération montante en se basant sur leurs romans comme si c'étaient des documents sociologiques bruts » (p. 83-84). Voilà qui pourra alimenter le débat.

Quant au texte en question, « La maison » (paru réellement dans *Voir*, vol. 17, n° 43, octobre 2003), je dois dire que nous avons là une nouvelle assez extraordinaire, même si elle est presque exclusivement descriptive, comme quoi la description peut créer des effets spectaculaires. Le discours, articulé par un narrateur qui utilise le « on », fait découvrir petit à petit une maison abandonnée à Rivière-Bleue. Les détails s'accumulent, mais ne font que représenter un grand désordre, une grande saleté, ordinaires et attendus dans les maisons laissées à l'abandon. Puis soudain, le discours descriptif s'aventure, s'enfonce en fait dans la cave, qui contient un autre caveau où sont entassés des cadavres d'êtres assassinés sauvagement. Et le texte se termine, par contraste à cette sordide découverte de l'horreur, sur une belle image de barques sur le lac Beau.



MARIE HÉLÈNE POITRAS

Marie Hélène Poitras, qui a remporté le prix Anne-Hébert 2003 pour son roman *Soudain le Minotaure*, est peut-être relativement nouvelle dans le monde littéraire québécois, mais elle m'apparaît déjà comme une écrivaine qui compte. Vivement d'autres fictions!